

PAUL MORAND

LES EXTRAVAGANTS

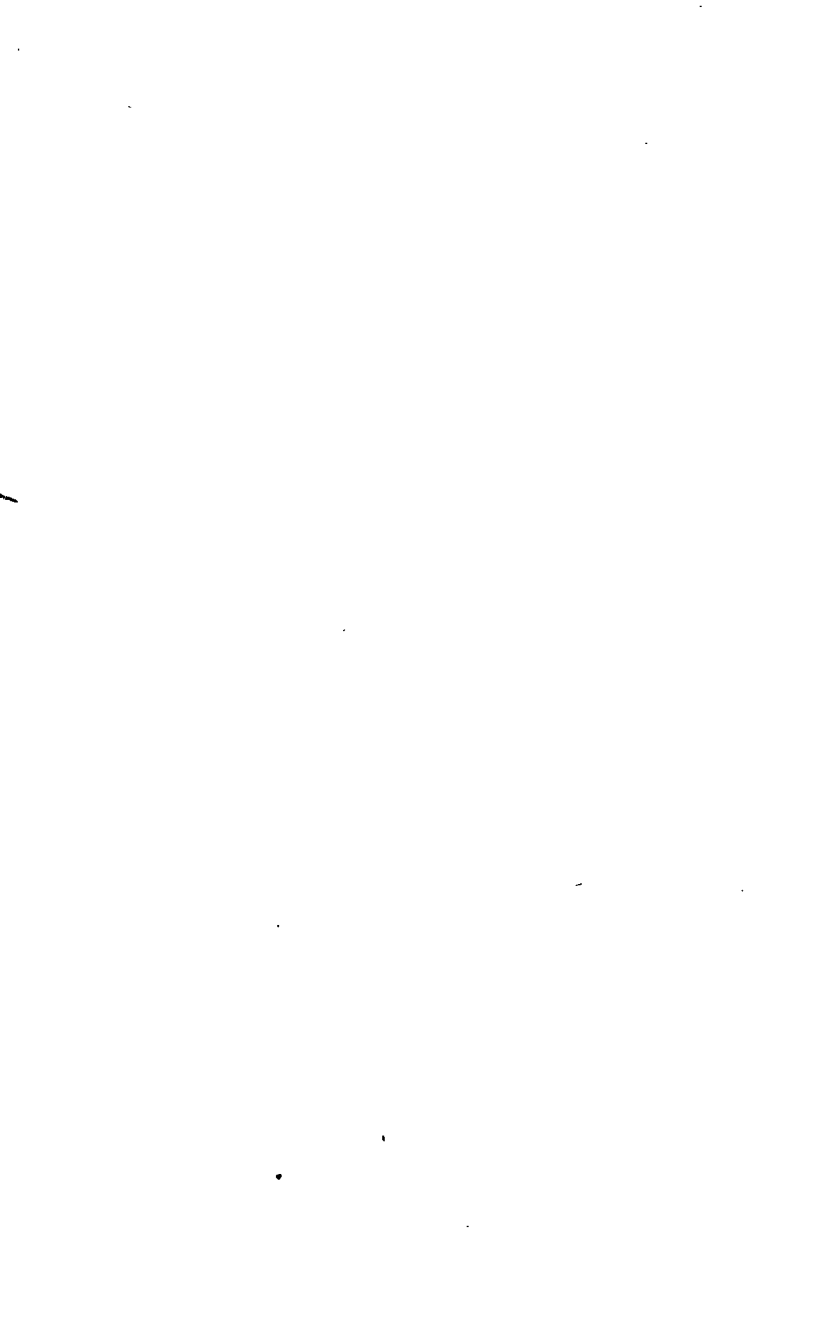
MILADY

suivi de

MONSIEUR ZÉRO

nrf

GALLIMARD



LES EXTRAVAGANTS

DU MÊME AUTEUR :

POÈMES (*Au Sans Pareil*), 1914-1925, 14^e édition.
TENDRES STOCKS (*N. R. F.*), 1921, 21^e édition.
OUVERT LA NUIT (*N. R. F.*), 1922, 135^e édition.
FERMÉ LA NUIT (*N. R. F.*), 1923, 85^e édition.
LEWIS ET IRÈNE (*B. Grasset*), 1924, 116^e édition.
FLÈCHE D'ORIENT (*N. R. F.*), 1932, 60^e édition.
ROCOCO (*B. Grasset*), 1933, 36^e édition.
FRANCE-LA DOULCE (*N. R. F.*), 1933, 72^e édition.

Chronique du XX^e Siècle

- I. L'EUROPE GALANTE (Europe) (*B. Grasset*), 1926, 113^e édition.
- II. BOUDDHA VIVANT (Asie) (*B. Grasset*), 1927, 98^e édition.
- III. MAGIE NOIRE (Afrique) (*B. Grasset*), 1928, 109^e édition.
- IV. CHAMPIONS DU MONDE (Amérique) (*B. Grasset*), 1930, 94^e édition.

Portraits de villes et de routes

- I. NEW-YORK (*Flammarion*), 1929, 264^e édition.
- II. LONDRES (*Plon*), 1933, 80^e édition.
- III. BUCAREST (*Plon*), 1935, 42^e édition.
- IV. LA ROUTE DES INDES (*Plon*), 1935, 50^e édition.

Voyages

RIEN QUE LA TERRE (*B. Grasset*), 1926, 76^e édition.
LE VOYAGE (*Hachette*), 1927, 20^e édition.
HIVER CARAÏBE (*Flammarion*), 1929, 54^e édition.
PARIS-TOMBOUCTOU (*Flammarion*), 1928, 64^e édition.
AIR INDIEN (*Grasset*), 1932, 70^e édition.

Essais

1900 (*Editions de France*), 1931, 90^e édition.
PAPIERS D'IDENTITÉ (*B. Grasset*), 1933, 45^e édition.
ROND-POINT DES CHAMPS-ÉLYSÉES (*B. Grasset*), 1935, 15^e édition.

LA RENAISSANCE DE LA NOUVELLE

Collection dirigée par

PAUL MORAND



**LES
EXTRAVAGANTS**

par Paul Morand

nrf

TROISIÈME ÉDITION

GALLIMARD

Paris — 43, Rue de Beaune

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à trois cent quarante-deux exemplaires et comprend : sept exemplaires sur hollande Van Gelder dont, six exemplaires numérotés de I à VI et un exemplaire hors commerce marqué A; cinq exemplaires sur japon impérial des papeteries Renaud-Texier, dont: quatre exemplaires numérotés de VII à X et un exemplaire hors commerce marqué B; quarante-cinq exemplaires sur velin pur fil des papeteries Lafuma-Navarre, dont : trente-cinq exemplaires numérotés de 1 à 35 et dix exemplaires hors commerce marqués de a à j; et deux cent quatre-vingt-cinq exemplaires sur alfa des papeteries Lafuma-Navarre, soit : cent soixante-quinze exemplaires numérotés de 36 à 210, quatre-vingts exemplaires réservés à la Sélection Strasbourgeoise de la librairie de la Mésange, numérotés de 401 à 480 et trente exemplaires hors commerce numérotés de 211 à 240.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1936.

MILADY

Sept heures du matin, c'est tôt pour un rendez-vous d'amour. Mais quoi d'autre aurait pu arrêter si souvent devant sa glace le commandant Gardefort? Lui faire ouvrir sa porte, fermer ses tiroirs, broser son melon, griller cigarette sur cigarette? Se pencher à la fenêtre remplie de long en large par la Loire, de haut en bas par les derniers nuages de la nuit; et entre les deux la ligne mince des quais d'où l'élan d'une colline projetait brusquement le château de Saumur en plein ciel?

La villa du commandant Gardefort ressemblait à tous les logements d'officier : deux pièces sœurs dont on avait fait sauter la porte vitrée; une peau de gazelle au pied du divan, un plastron d'escrime, une paire d'éperons dorés, une seringue de fly-tox dans la jardinière du salon, une draperie du Touat le long du mur, à hauteur d'appui, un œuf d'autruche pendu au lustre, des disques de gramophone cassés au cours de déménagements, des jumelles d'observation et un fer à cheval

en guise de presse-papier sur une collection jaunie du *Journal officiel* dont le dernier numéro datait de deux ans, époque à laquelle le commandant avait été mis à la retraite. Comme tableaux, des photos de promotion (1902), des reproductions en couleurs du Tamarasset, découpées dans *l'Illustration*, et une vue instantanée d'un dragon à col blanc en train de sauter à cheval (corps renversé, reins creusés, style d'avant-guerre), une table servie, autour de laquelle ses camarades, le verre en main, saluent joyeusement le cavalier, figés dans un geste de fausse surprise, comme en avaient les premiers acteurs de cinéma.

Le commandant se regarde, mais sans complaisance; pour lui, la glace de la cheminée n'est pas une confidente pitoyable; c'est une surveillante hargneuse, prête à blâmer. Il porte une culotte noire et son ancien dolman d'écuyer du Cadre, encore plus triste étant privé de la note gaie qu'y mettait la rangée d'or des boutons d'uniforme, remplacés désormais par des boutons de cuir. Tout cela apparaît très usé; le lustré qui se voit beaucoup sous la lumière tombant de biais donne à ce costume de cheval boutonné haut un aspect de soutane, un air de renoncement et

de deuil; les ombres qui sont là pour approfondir les objets et les sertir de douceur n'ont pas de prise sur cet habit, plus monacal que civil, qui jette dans les réunions, les manèges, les rues, une note sévère bien connue des Saumurois et qui tache d'encre les paysages angevins, mais d'une encre lourde de pensées ésotériques et biscornues. De la culotte, garnie d'un daim noir que le frottement des quartiers de selle a fait tourner au violet, le regard du commandant tombe sur ses bottes.

Que les policiers amateurs devinent les habitudes d'une victime par l'usure de ses semelles; j'essaierai, pour ma part, d'expliquer la psychologie de mon personnage par ses bottes. Le commandant Gardefort vit à cheval: de ses bottes monte, en plus de cette odeur de crottin qui est le parfum même de Saumur, ce relent tenace, recuit, hermétique, où l'on reconnaît plus particulièrement le manège. Non pas le brûlé des randonnées au soleil, la poussière des routes, le jus des sèves d'herbes frôlées, mais cette lente imprégnation du cuir par le contact continu avec le ventre du cheval au travail; ventre d'abord frissonnant sous le pincer de l'éperon, puis fondant sous les attaques, se mouillant enfin d'une écume blanche qui descend de la selle, le long de la sangle, en

ruisseaux mousseux bus par les mollets gainés.

Non seulement le commandant vit à cheval, mais il vit à Saumur, car il possède sept paires de bottes, chiffre imposé par la mystique locale, chiffre aussi rituel que les branches du candélabre du Temple. Toutes viennent naturellement de chez Olaf, rue d'Orléans, toutes sauf deux, une très vieille paire vernie, fabriquée en 1900 par Merlin, génial maître-bottier de l'Ecole qui est mort sans laisser d'imitateur car la grande tradition du veau verni s'est perdue, sauf en Italie, depuis la guerre, et une autre de maroquin rouge, tannée à El Goléa au cours du passage du commandant dans les spahis. Les autres paires sont rangées le long du mur, bien arquées au dehors, les pointes des pieds en dedans, très verticales de dos, très fermes dans leurs embauchoirs; sans le secours des tiges de bois, plusieurs s'affaisseraient, tant elles ont servi. (Un officier en retraite n'a pas tous les jours huit cents francs à jeter au vent). Leurs tirants, cent fois rompus, ont été réparés cent fois; leurs piqûres, rongées par le cirage, ont été recousues maladroitement par les ordonnances. Ces bottes ont si souvent forcé le cheval à entrer dans les coins du manège, elles ont si souvent frôlé les talus ou les piliers et aidé aux

pressions de jambes, si souvent animé des flancs rétifs qu'elles se sont à l'usage fendillées et avachies. Une paire en cuir brun a été tellement travaillée à l'huile de bras qu'on dirait une reliure du XVIII^e siècle; une autre, lacée au-dessus du soufflet, est de ce style qu'on nomme canadien, importé durant la grande guerre par les officiers anglais; des bottes de vénerie, très plissées à la cheville, voisinent avec des bottes à l'écuyère, genoux couverts à l'ancienne mode; une paire enfin, dite Chantilly, qui date de la jeunesse du commandant, pour la course et l'entraînement des gentlemen, se présente en serre-file. Toutes sont d'une coupe si sûre, d'un élan si exactement tubulaire, d'un cou-de-pied si étudié que Gardefort ne peut les faire entrer qu'au talc et ne les retirer qu'au savon noir.

Nul dandysme dans ces bottes: ce sont des outils, des instruments de dur travail quotidien; ce sont les témoins de vingt-quatre ans de manège, de carrière, de carrousel, de dressage, de débouillage; « Seize ans de vie d'écuyer à Saumur — quatre cent quatre-vingts chevaux dressés par moi, dont dix-neuf en haute école » dit volontiers Gardefort.

Ainsi le commandant aime à résumer sa vie. Pendant la guerre (après quelques mois

aux armées, on l'a envoyé sur la Loire pour y former des recrues), il a monté jusqu'à douze chevaux par jour, dormant à l'aller et au retour du champ d'entraînement, emportant son déjeuner dans les fontes. A part des stages assez courts dans des régiments, notamment au « 5^e cuir » et son passage aux spahis, Gardefort n'a jamais voulu quitter l'École. Cela lui a coûté sa carrière. Nommé chef d'escadron dans l'Est, ayant compris qu'il n'avancerait plus sur place, qu'il ne passerait jamais écuyer en chef au Cadre noir, il finit par demander sa mise à la retraite, décidé, comme beaucoup de fanatiques du cheval, à finir sa vie à Saumur. Lieutenant, on l'avait vu rarement gagner en course et ses moyens ne lui permettaient pas de triompher en ces concours où les fils de famille se disputent les chevaux célèbres à coups de billets. Capitaine, personne ne l'avait chargé de rédiger des instructions hippiques ni de faire de ces cours brillants où un maître peut montrer son savoir; commandant, il lui manqua ce liant avec les camarades, cette main légère avec les supérieurs, cette adresse à se poser en beau cavalier dans les ministères, cet art, en un mot, d'arriver gagnant, que d'autres, plus habitués à faire les courbettes eux-mêmes qu'à

y contraindre leurs chevaux, savent pratiquer à merveille. Ayant écrit une notice sur l'histoire du paquetage dans la cavalerie, il la présenta à Berger-Levrault, qui hésitait depuis sept ans à l'éditer. Bref, en quittant l'École, Gardefort n'y laissait pas — injustice suprême — la réputation d'un grand écuyer, mais plutôt celle d'un étonnant connaisseur en chevaux. Il était resté membre de diverses commissions consultatives de remontes et quand ces messieurs des haras venaient à Saumur, en juillet, pour les achats de l'année, ils ne manquaient pas de réserver au commandant une place dans la tribune d'honneur. Pendant cette Semaine du Cheval de Guerre, Gardefort devenait grand homme.

Le commandant est impatient. Il ne fait pas de gestes, parce qu'un cavalier en est toujours sobre; il n'agite pas les bras, car il a l'habitude de serrer les coudes. (« Faites-vous de tout petits bras au galop, disait-il à ses élèves, des petits bras qui vous sortent des hanches »). Mais l'agacement se devine à travers son immobilité. Qui donc se permet ainsi de le faire attendre? Arriver en retard est un travers de civils et le commandant en fréquente le moins possible.

Serait-ce vraiment une femme qu'il attend? Un coup de fièvre chaude, une passion à cinquante ans passés? On ne met pas nerveusement et fièrement de vieux gants en peau de chien, pareils à des chauves-souris mortes, pour recevoir un employé du gaz. On ne polit pas avec inquiétude les trois bagues dorées de la cravate noire, cette relique du Cadre, pour ouvrir la porte à un fournisseur. On ne refait pas rageusement son lit, un petit lit de camp étroit, un lit de vierge, pour accueillir un facteur, même porteur de lettre chargée...

Le commandant prête l'oreille. Saumur s'éveille. Les camions des ramasseurs de lait passent vers la gare et leurs boîtes sonnent le tonnerre; des maréchaux de logis à moto, le court stick de bambou sous le bras, s'empres-sent vers l'École; mal réveillés, hors d'un train de permissionnaires, les E.O.R., élèves officiers de réserve, courent le long des quais, bouclant leur ceinturon, en direction du manège Kellermann, vers le Chardonnet où les chevaux de carrière tournent déjà, sous leurs couvertures jaunes.

Entre ces divers vacarmes un silence se fait: on se plairait à écouter couler le fleuve. Alors on est tout surpris d'entendre un bruit d'un au-

tre âge, un bruit creux, un bruit à quatre temps, un bruit léger et sonore à la fois qui retentit sur les cailloux de la Loire taillés en pavés; c'est la musique même de Saumur: le doux, l'heureux, l'harmonieux son des sabots! Non le pas gras appliqué, alourdi, du cheval de trait, mais le pas fin et pur du cheval monté que les étriers en tintant accompagnent parfois de leur timbre de diapason, lorsque l'ordonnance les décroise au-dessus de la selle.

Le commandant Gardefort s'assied, le chapeau melon sur la tête; il attend; ses yeux sont clos; il semble dormir. La chaleur de juin commence déjà à se faire sentir et le soleil se dore à mesure qu'il monte, comme certains vins blancs d'Anjou se madérisent à mesure qu'ils vieillissent. Les premières mouches de la journée se disputent le sucre fondu au fond de la tasse de café noir, bu depuis cinq heures du matin. Le commandant s'est fait son café lui-même. Dès qu'a retenti la sonnerie acide du quartier, depuis vingt-cinq ans il a coutume de fermer ses fenêtres, de décrocher du mur une trompette de cavalerie accrochée entre ses deux éperons d'or et, debout sur le lit, de se réveiller en fanfare:

« As-tu connu la p... de Nancy. »

Puis il se prépare deux tasses de moka.

Pour tromper l'attente, le commandant ouvre le tiroir de sa commode et en sort une photo. Sans doute est-ce l'image de quelque personne aimée, car, en la contemplant, ses traits émaciés se détendent, les sillons de désillusion disparaissent; sa mâchoire volontaire n'étant plus soutenue par les muscles descend et la bouche s'ouvre béatement. Une flamme de bonheur passe dans les yeux bleus; d'une intonation très douce et très mâle, comme s'il s'efforçait de tempérer un reproche, Gardefort lance un appel à haute voix...

A peine a-t-il parlé que la sonnette retentit; c'est moins une sonnerie qu'un heurt, maladroit d'abord, puis assuré. Bientôt, c'est un drelin-drelin terrible, pressant, désordonné, qui fait jaillir hors de son fauteuil celui qui attendait et le jette dehors; est-ce une farce de gamin se rendant à l'école? Non, car le commandant Gardefort a souri; il rit même; il éclate de rire en sautant à bas de l'escalier qui conduit à la rue. La porte, il l'ouvre brusquement. Dans le grand cadre clair de la Loire, libéré par les deux battants ouverts, une fine et haute silhouette se découpe sur le ciel maintenant sans nuages.

— *Milady!*



PAUL MORAND

NOUVELLES

TENDRES STOCKS
(préface de Marcel Proust)

OUVERT LA NUIT — FERME LA NUIT

LES EXTRAVAGANTS

MILADY — MONSIEUR ZÉRO

ROMANS

FLÈCHE D'ORIENT

FRANCE-LA-DOULCE

L'HOMME PRESSE

Tirage restreint

BOUDDHA VIVANT, illustré par Alexeieff

nrf

1/10
24-9/12